

Vendredi, 14 février 1851

Mrs. Smith est venue et repartie. Elle n'a pas dit quand aurait lieu la naissance, simplement « dans quelque temps ». Ça n'a pas eu l'air d'inquiéter Cass. Mais moi, si. C'est pire que d'attendre Noël. Et j'en ai assez de cette neige !

Samedi, 15 février 1851

Cass s'acharne sur la lecture et l'écriture. Cela m'aide à ne pas devenir folle d'ennui. Je lui prépare par écrit des exercices et des leçons qu'elle pourra emporter au Canada et dont elle fera profiter le reste de sa famille. J'ai donc le sentiment d'être utile.

Et puis elle a commencé à m'apprendre quelque chose elle-même. Elle a examiné le petit édredon que je suis en train de faire et en a décousu la moitié.

« Vous allez trop vite, Miss Lucy, laissez-moi vous montrer. »

J'espère qu'elle fera plus de progrès avec ses crayons et ses craies que moi avec mes aiguilles et mes fils ! Mais elle a raison, cela m'intéresse plus de finir un ouvrage à toute allure que de m'appliquer à faire de jolis petits points bien réguliers.

Février est déjà à moitié passé. Combien de temps une personne supporte-t-elle d'attendre ? J'ai dû poser cette question à voix haute parce que Cass y a répondu :

« Ça dépend de la personne ! »

Et elle a ri. J'ai protesté :

« Bon, d'accord ! Mais est-ce que ça te donne le droit de te moquer de moi ? »

Elle a un rire plus contagieux que la rougeole et bientôt nous nous tordions de rire ensemble. C'est merveilleux d'avoir à nouveau une amie avec qui parler.

Dimanche, 16 février 1851

Cet homme-là ! Comment ai-je jamais pu le trouver beau ? Il est épouvantable. Et tellement retors !

Cet horrible Clayton Roberts est venu jusqu'ici ! Il a frappé à la porte de Miss Aurelia. Il voulait me voir ! Alors que c'est un homme marié, avec beaucoup d'enfants. Il n'a donc aucune morale ?

« Bien le bonjour, Miss Lucy, a-t-il dit quand j'ai ouvert.

— Mr. Roberts ? »

Mais que faisait-il donc chez nous ? Le ciel me vienne en aide s'il veut fouiller la maison aujourd'hui. Je n'ai eu le temps de prévenir personne.

« Eh oui, me revoilà. J'ai parcouru à cheval tout le nord de l'Ohio, à la recherche de mon bien. Mais quelque chose... quelque chose me disait qu'il fallait revenir dans votre jolie petite ville. »

Quelque chose... Se doute-t-il que Cass est cachée dans le grenier ? Ou alors est-ce pour me voir qu'il est revenu ? Dans les deux cas, c'est épouvantable.

« Vous n'étiez pas à l'église, ce matin », a-t-il ajouté de sa voix traînante. Il a secoué la neige de ses bottes comme s'il s'attendait à ce que je l'invite à entrer.

« J'ai demandé de vos nouvelles et on m'a dit que vous étiez toujours chez la veuve. Il me semble que cela fait bien longtemps qu'elle a la rougeole, vous ne croyez pas ?

— Il y a eu des complications, ai-je répondu en fronçant les sourcils. Une bronchite. De la fièvre. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

Il a vite coincé son pied dans l'embrasure de la porte pour que je ne puisse pas la lui claquer à la figure.

« Quel dommage qu'une aussi jolie fille que vous doive rester enfermée pendant des semaines ! J'espérais que votre malade irait assez bien pour que vous puissiez sortir faire une promenade à cheval avec moi. Vous êtes très pâle, Miss Lucy.

— Je suis toujours pâle, monsieur. C'est mon teint de rousse. Et non, l'état de Miss Aurelia ne me permet pas d'aller faire un tour avec un étranger. Je ne peux même pas envisager d'accepter votre invitation. Au revoir, monsieur. »

Et j'ai refermé très brusquement la porte, dans l'espoir de lui écraser le pied. J'ai dû me mordre la langue presque au sang pour ne pas crier : « Je sais que vous êtes marié et avez une maîtresse, avec des tas d'enfants ! »

Longtemps après son départ, j'ai fixé le mur, en me demandant combien d'hommes étaient des serpents aussi visqueux que Clayton Roberts.

Lundi, 17 février 1851

Des visites deux jours de suite. Quelqu'un aurait-il lancé des invitations sans nous prévenir ? Aujourd'hui, j'ai été surprise à l'écurie, pendant que je changeais la litière des chevaux. J'avais besoin d'exercice. Je bouillais encore de colère à cause de l'horrible Roberts.

Dès que j'ai entendu du bruit sur le chemin, j'ai couru prévenir Miss Aurelia. J'ai essayé de parler calmement mais je sentais la peur me grimper le long du dos comme

une énorme araignée. Ce sale type revenait-il ? Et pourquoi ? À cause de Cass ou à cause de moi ?

Miss Aurelia m'a fait un signe de tête.

« Merci, Lucy. Je vais cogner au plafond pour prévenir Cass, puis m'installer au salon et jouer à la convalescente. Toi, continue ce que tu étais en train de faire. Tu sais que tu dois te charger des gros travaux pendant que je me remets lentement. »

Elle a toussé, comme si elle avait les poumons pris, puis m'a fait un clin d'œil. J'ai espéré qu'elle allait me redonner un peu de courage, car franchement, je n'en avais plus.

Du seuil de la maison, j'ai regardé le chemin. Le bruit des pas de chevaux se rapprochait et bientôt est apparue une charrette anglaise, à la capote rabattue. Mon Dieu ! je savais que Clayton Roberts en avait une, je l'avais vue dans le village, le premier jour. J'ai désespérément prié pour qu'elle continue sa route, mais non, voilà qu'elle arrivait droit chez nous. J'ai cligné des yeux, à cause du soleil, et fait comme si j'essayais de deviner qui cela pouvait bien être.

Une voix de femme a crié :

« Bonjour, Lucinda ! Nous sommes venues rendre visite à la veuve Mercer. »

Ouf ! Quel soulagement ! Ce n'était que Mrs. Cummings. Mais elle avait dit « nous ». Pourvu qu'elle n'ait pas amené sa fille, cette stupide Eleanora, avec elle ! S'il s'agissait d'une autre vieille dame, je pourrais sans doute rester à l'écurie.

Les chevaux se sont arrêtés et j'ai vu, à côté de Mrs. Cummings, Mrs. Clark, la mère de Jonathan. Alléluia ! Pas de chasseur d'esclave ! Pas d'Eleanora !

Mrs. Clark m'a jeté les rênes dans les mains, comme si j'étais un garçon d'écurie.

« Nous venons voir la veuve. Elle devrait être remise de sa rougeole, n'est-ce pas ? Cela fait des semaines, maintenant. Nous t'avons attendue à l'église, hier. »

J'ai fait comme si je ne comprenais pas la remontrance et ai attaché l'attelage à un des poteaux du porche.

« Elle n'a plus de taches rouges mais encore un point de congestion et de la fièvre. Chaque fois qu'elle respire de l'air froid, elle se met à tousser. Je suis donc obligée de faire tous les gros travaux dehors.

— Pauvre Aurelia », a dit Mrs. Cummings en secouant la tête. Elle est descendue de son siège, puis a pris un gros panier dessous. « Cette malheureuse femme a plus de malheurs qu'il n'y a eu de plaies en Égypte ! Et je suis sûre qu'elle n'a pas péché autant que les Égyptiens. »

Elle m'a passé son lourd panier, puis a ajouté :

« Tu sais, Lucinda, le sermon de mon mari, cette semaine, portait justement sur les plaies d'Égypte. C'est vraiment dommage qu'Aurelia et toi l'ayez manqué. »

Dommmage ? Bien sûr que non. Ne plus entendre les assommants sermons du pasteur a été un vrai plaisir. Mais je ne vais évidemment pas le dire à sa femme.

« Eh bien, je vous souhaite une bonne visite. C'est gentil à vous d'être venues. Moi, il faut que je retourne à l'écurie.

— Voyons, voyons, tu vas rester avec nous », a protesté Mrs. Clark. Elle souriait, mais ça ne me plaisait pas du tout qu'elle me donne des ordres.

« Désolée. Il faut que je m'occupe des bêtes. La neige les rend nerveuses.

— Elles peuvent sûrement attendre une heure ! »

Son nez pointu sembla se dresser pendant qu'elle fronçait les sourcils.

« Désolée », ai-je répété en m'éloignant. Je leur ai fait un petit geste d'adieu de la main, tout en m'efforçant de continuer à sourire poliment. Une fois hors de leur vue, j'ai éclaté de rire. Les vaches ont meuglé et les chevaux henni. Mon Dieu, si ces deux sottes savaient ce qui se passe ici ou si elles se doutaient de ce qu'a été la vie de Miss Aurelia ! Mrs. Cummings en jaillirait de son corset et le nez de Mrs. Clark s'allongerait d'au moins cinq centimètres.

J'ai ôté mon manteau et ai commencé à nettoyer à fond la partie réservée aux vaches. Comme c'était très sale, j'allais en avoir pour un bon moment. Combien de temps nos visiteuses pourraient-elles rester à ennuyer Miss Aurelia ? Je m'attaquais aux stalles des chevaux quand j'ai entendu parler dehors. Cela faisait bien deux heures qu'elles étaient là. Je me suis dit intérieurement : pourvu qu'elles partent vite.

Mais Mrs. Clark ne m'a pas laissée m'en tirer à si bon compte. Elle a ouvert en grand la porte de l'écurie et a regardé autour d'elle : « Mais tu as tous les talents, Lucinda. Une bonne petite travailleuse. Cela me plaît. Tiens, voici une lettre que t'envoie mon fils. »

Elles ont fini par partir. Miss Aurelia m'attendait sur le seuil de la maison. Elle arborait un large sourire.

« Lucinda, tu as de la paille dans les cheveux.

— Et de la boue plein mes bottes. Je vais me laver et me changer. Voir aussi si Cass n'a besoin de rien. Après, vous me raconterez tout.

— Pour cela, il nous faudra au moins une théière pleine », a-t-elle dit avec un petit rire.

J'ai ôté mes bottes dehors, puis suis montée faire une bonne toilette. Cass a été contente de savoir que les deux indésirables n'étaient plus là. Elle semblait épuisée, donc je ne suis pas restée longtemps.

Quand je suis redescendue à la cuisine, Miss Aurelia m'attendait avec du thé bouillant et un gros gâteau aux pommes dont elle m'a coupé une part.

« Ce sont de bonnes cuisinières, a-t-elle observé. Nous n'avons plus besoin de préparer quoi que ce soit pendant au moins deux jours, avec tout ce qu'elles nous ont apporté.

— Alors, vite, que s'est-il passé ? Ça n'en finissait pas ! » J'avais déjà la bouche pleine.

« Eh bien, d'abord elles m'ont plainte d'avoir été si malade. Puis elles ont commencé à rapporter tous les potins du village. Ça fusait comme autant de boules de neige. Si je m'étais vraiment sentie très mal, l'histoire des furoncles de la vieille Mrs. Watkins aurait retardé ma guérison d'au moins un mois.

— La vieille Mrs. Watkins a des furoncles ?

— Oui, mais je ne te dirai pas où. Mettons simplement qu'elle ne peut toujours pas très bien s'asseoir. »

J'ai ri, tout en remuant mon thé. Miss Aurelia venait d'imiter à la perfection la voix de Mrs. Clark.

« Et la femme du pasteur ?

— Oh, Mary Martha s'est très bien comportée. Le Seigneur lui a fait don d'un solide bon sens. Elle a été très agréable – un peu comme une compresse d'eau froide sur une brûlure, si on la compare à l'autre.

— Vous n'aimez pas Mrs. Clark, n'est-ce pas ? »

Le front de Miss Aurelia s'est plissé, comme si elle avait besoin de beaucoup réfléchir avant de donner son opinion.

« Écoute, j'ai eu le sentiment bizarre qu'elle n'est pas du tout venue ici pour voir si j'allais mieux. »

J'en ai laissé tomber ma fourchette.

« Pas à cause de Cass, quand même !

— Non, non. C'était vraiment étrange, Lucy. Elle s'est promenée dans toute la pièce, sous prétexte de ranger ce qu'elle avait apporté. Mais je l'ai vue passer son doigt sur la table du salon, vérifier s'il n'y avait pas de miettes par terre. Et elle m'a posé un tas

de questions : comment faisais-tu la cuisine, avais-tu de l'ordre, t'était-il arrivé de brûler du linge en repassant. Elle faisait sa petite enquête sur toi. »

J'ai poussé un long gémissement. Miss Aurelia m'a fait un sourire taquin.

« Vous savez, ai-je dit, elle est venue aussi fouiner dans l'écurie.

— Elle veut vérifier si tu ferais une belle-fille acceptable, n'est-ce pas ? »

J'ai gémi à nouveau. Cette fois-ci, Miss Aurelia a ri franchement.

« Allons, quand Cass se réveillera, tu lui porteras une part de cet excellent gâteau.

— Mais peut-être que je ferai exprès de laisser tomber des miettes par terre tout le long du chemin ! À moins que je ne déplace au passage un de vos jolis tableaux. J'ai bien peur d'être un jour une très mauvaise ménagère ! »

Lundi, 17 février 1851

On devait pouvoir encore lire la malice sur mon visage car Cass a souri dès qu'elle m'a vue arriver avec son dîner et le gâteau.

« Qu'est-ce que vous avez bien pu faire, Miss Lucy ? Vous avez le même air que ce coquin de Shad quand il a volé des pêches dans le verger du maître.

— Je ris de nos deux visiteuses d'aujourd'hui. L'une d'elles est la mère d'un garçon qui me fait la cour. Nous pensons qu'elle est venue me faire passer une sorte d'inspection. Pour voir si je mérite d'épouser son fils.

— Vous méritez d'épouser qui vous voulez, a dit fermement Cass. Je me demande seulement si ce garçon-là est assez bien pour vous. »

Ses yeux brillaient de colère et j'ai pensé une nouvelle fois que nous étions dans des situations tellement différentes toutes les deux !

« Quoi d'autre, Miss Lucy ? Je vois que vous me cachez quelque chose. Vous me le dites ou il faut que je devine ? »

J'ai sorti de ma poche la lettre de Jonathan, celle que je venais de recevoir.

« Attends, ai-je dit. Je vais tout t'expliquer. Mais d'abord, il faudrait que je te lise ce qu'il m'a écrit avant.

— J'ai tout mon temps, Miss Lucy. Allez-y. »

Et je lui ai tout raconté, y compris les baisers de Jeremiah près du feu. Pour finir, j'ai lu à haute voix les deux premières lettres de Jonathan.

« Il est bête, celui-là, a dit Cass en tapotant son oreiller et en se redressant pour s'asseoir. Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je lui ai écrit pour dire que je n'avais pas le temps de réfléchir, que je travaillais trop. Que j'étais désolée. »

Cass a éclaté de rire.

« Les hommes ! Ils croient n'importe quoi. Tant pis pour eux. Ça ne nous fait pas de mal d'avoir nos petits secrets. Et l'autre lettre, vous allez me la lire, Miss Lucy, ou juste me l'agiter sous le nez ? »

J'ai ri à mon tour, puis ouvert l'enveloppe.

« Écoute bien :

Chère Lucinda,

J'ai bien reçu ton courrier et longuement réfléchi ensuite. Je comprends que tu es très occupée et que tu supportes courageusement d'avoir à soigner encore la veuve Mercer.

Je pense que je te pardonnerai d'avoir flirté avec ce quaker, mais seulement si tu me promets que cela ne se reproduira plus. Il me semble qu'il vaudrait mieux que nous fassions le point sur ce que nous éprouvons l'un pour l'autre quand tu auras pris un peu de repos, car je ne suis pas sûr de toujours bien comprendre ce que tu penses réellement.

— Vous pensez qu'il est stupide, voilà tout ! m'a interrompue Cass.

— Oh, voyons ! ai-je protesté. J'essaie d'être juste. Cela fait longtemps que nous sommes... disons, très proches. Laisse-moi te lire la suite.

Le plus difficile a été de te voir t'embrasser. Je ne parviens pas à oublier cette image. Parce que, Lucinda, si la lune ce soir-là, et la lueur du feu t'ont un peu fait perdre la tête, ne crois-tu pas que cela pourrait arriver encore une fois ? Si tu m'aimes vraiment, comment as-tu pu le laisser t'embrasser et sembler y prendre plaisir ?

— C'est vrai, ça, Miss Lucy ? Vous y avez pris plaisir ? »

Mon visage s'est empourpré :

« Oui. Beaucoup.

— Plus avec le quaker qu'avec celui qui écrit cette mauvaise lettre ?

— Beaucoup plus.

— Alors embrassez à nouveau le quaker, Miss Lucy !

— Cass !

— Mais c'est à ça que vous pensez tout le temps, n'est-ce pas ? »

Incapable d'affronter son regard, j'ai fixé le plancher.

« N'est-ce pas, Miss Lucy ? Je me rappelle bien ce que c'est, un vrai baiser. Même si ça m'est arrivé il y a très longtemps. Écoutez votre cœur.

— Pour l'instant, je vais te lire la fin de cette lettre. Et tu vas voir, ça ne devient pas plus gentil. Au contraire. »

Cass m'a fait signe qu'elle écoutait.

« En relisant ce que je viens d'écrire, je réalise que je peux paraître rancunier. Pourtant, j'essaie de ne pas l'être. Et puis il faut reconnaître que je suis un peu à blâmer moi-même. Je t'avouerai qu'après t'avoir vue près du feu, j'ai été tellement furieux que j'ai voulu ne plus penser à toi. Tout le reste de la soirée, j'ai dansé avec Eleanora Cummings. Tu sais que c'est une très jolie fille. Et je l'ai embrassée. Plusieurs fois. Nous sommes donc peut-être à égalité, Lucinda. Mais je n'ai tiré aucun réel plaisir de ces baisers. Embrasser quand on est en colère n'a rien d'agréable. C'est tellement mieux quand on aime vraiment. J'espère que nous saurons nous pardonner mutuellement et effacer ce qui a pu entamer l'affection que nous avons l'un pour l'autre. En attendant de te revoir,

je suis ton très aimant et très perplexe

Jonathan »

J'ai laissé tomber la lettre sur mes genoux.

« Je me sens tellement stupide. Je ne l'aime plus du tout et pourtant, ce qu'il m'écrit me met en rage.

— Ça nous arrive de ne pas être très malignes ! a dit Cass gentiment.

— Ce n'est pas juste ! Les hommes semblent croire qu'ils n'ont pas à obéir aux mêmes règles que les femmes. Lui peut parfaitement embrasser cette fille, alors que moi, je ne dois pas embrasser Jeremiah. En tout cas, c'est clair, il ne m'embrassera plus.

— Bravo, Miss Lucy ! »

Elle souriait. Puis elle est redevenue sérieuse :

« Là d'où je viens, les hommes font ce qu'ils veulent. Personne ne les en empêche. Le maître, Mr. Roberts, il me voulait, alors il pouvait m'avoir. Ça ne plaisait pas à sa femme, mais elle n'avait pas son mot à dire. Et moi non plus.

— Tu as été formidable. Tu t'es enfuie. C'était la chose la plus courageuse à faire. Tu as risqué ta vie pour pouvoir être libre. »

Cass a haussé les épaules :

« Quelquefois, je me pose des questions. Je n'ai jamais eu de vie à moi. Pas jusqu'au jour où je me suis sauvée. Avant, j'appartenais toujours à quelqu'un. Je n'avais pas le droit de choisir. Ne dites pas que je suis courageuse, Miss Lucy. J'essaye juste de prendre un peu les choses en main. Après, ça sera trop tard. »

Elle semblait très fatiguée. J'ai arrangé sa couverture, lui ai serré affectueusement la main et l'ai laissée dormir. Mais ce qu'elle venait de dire résonnait encore dans ma tête : était-ce donc cela que les jeunes filles et les femmes devaient faire, partout, dans le monde entier ? Prendre les choses en main ? Avant qu'il ne soit trop tard ?

Katherine Ayres
Esclaves en fuite (IX)
Paris, Hachette Livre, 2001